

# La Palatine

## Une Princesse à la cour de Louis XIV

### 1652-1722

par Jean-Claude Meslé



#### **Rappel historique : Les Protagonistes**

Louis XIV, né en 1638, couronné roi en 1643, mort en 1715

Monsieur, Philippe d'Orléans, frère du roi & époux d'abord d'Henriette d'Angleterre puis de la Palatine 1640-1701

Descendance de Louis XIV :

1. Enfants légitimes avec la Reine Marie-Thérèse 1638-1683, épousée en 1660 : 6 dont 1 adulte, Louis le Grand Dauphin 1661-1711
2. Enfants naturels 16 ou 17 dont 8 légitimés dont 6 légitimés adultes
  - De Mlle de La Vallière (1644-1710) : 5 enfants dont 2 adultes légitimés
    - Marie-Anne de Bourbon 1666-1739
    - Louis de Bourbon, comte de Vermandois 1667-1683
  - De Mme de Montespan (1641-1707) : 8 enfants dont 6 légitimés dont 4 adultes
    - Louis-Auguste, duc du Maine 1670-1736
    - Louise-Françoise de Bourbon 1673-1743
    - Françoise-Marie de Bourbon 1677-1749  
Mariée à Philippe duc d'Orléans, fils de la Palatine et futur Régent
    - Louis-Alexandre, comte de Toulouse 1678-1737
3. Pas d'enfants avec Mme de Maintenon (1635-1719)

Descendance du Grand Dauphin : 3

1. Louis duc de Bourgogne 1682-1712  
A eu 3 enfants dont le 3<sup>ème</sup> le futur Louis XV 1710-1774
2. Philippe duc d'Anjou puis roi d'Espagne (Philippe V) 1683-1746
3. Charles duc de Berry 1684-1714

Descendance de Monsieur, Philippe d'Orléans

1. Avec Henriette d'Angleterre 1644-1670 : 4 enfants dont 2 adultes
  - Marie-Louise d'Orléans 1662-1689  
Epouse du Roi d'Espagne Charles II
  - Anne-Marie d'Orléans 1669-1728

## Epouse de Victor-Amédée de Savoie

### 2. Avec la Palatine 1652-1722 : 3 enfants dont 2 adultes

- Philippe d'Orléans duc de Chartres, futur Régent 1674-1723  
Epoux de Françoise-Marie de Bourbon, fille de Louis XIV et de la Montespan.
- Elisabeth-Charlotte d'Orléans 1676-1744  
Epouse du duc de Lorraine

Au château de Saint-Cloud, dans la nuit du 29 au 30 juin 1670, une jeune femme de 26 ans est à l'agonie, foudroyée en quelques heures par un mal étrange. Si étrange et si brutal que de la foule des courtisans qui se pressent en chuchotant dans les galeries monte un murmure : « Madame a été empoisonnée ». Les médecins ont tout essayé : les saignées, les purges, l'émétique (c'est-à-dire les vomissements). En vain. Il n'y a plus d'espoir pour Henriette d'Angleterre, épouse de Monsieur, frère de Louis XIV.

Au château de Heidelberg, en cette même chaude nuit d'été, une princesse de 18 ans, fatiguée d'avoir couru toute la journée dans les prés et les bois, s'endort paisiblement. Demain, à 5 h du matin, elle se fauilera par la porte d'en haut et ira manger des cerises sur la montagne. Elisabeth-Charlotte, fille de l'Electeur palatin du Rhin, ne peut se douter qu'à des centaines de lieues de là, son destin est en train de se sceller : dans un peu plus d'un an, c'est elle qu'on appellera « Madame ».

Les 2 femmes auraient pu se connaître : la grand-mère paternelle d'Elisabeth-Charlotte était la sœur de Charles Ier d'Angleterre dont Henriette était la fille (et la fille d'Henriette-Marie, fille d'Henri IV, sœur de Louis XIII et donc tante de Louis XIV).

Après la mort d'Henriette, le Roi exige que Monsieur se remarie au plus tôt. Pour trois raisons. La descendance des Bourbons est mal assurée. Le Roi n'a qu'un fils et Monsieur n'a eu que des filles avec Henriette. Il faut donc que Monsieur donne des enfants mâles à la famille royale. Ensuite, les rumeurs d'empoisonnement d'Henriette continuent à courir et touchent l'entourage de Monsieur voire Monsieur lui-même. Qui sait comment un veuvage prolongé à l'âge de Philippe pourrait être interprété. Enfin, le frère du roi de France est un atout dans le jeu diplomatique pour nouer des alliances avec des puissances étrangères.

Mais il y a à ce projet deux obstacles : convaincre Monsieur de se remarier et trouver une prétendante. On le sait, Monsieur n'a pas, comme on dit, « le goût des femmes ». Il est entouré de mignons aux premiers rangs desquels le chevalier de Lorraine, son amant de cœur depuis leur commune adolescence et le marquis d'Effiat, l'alter ego du chevalier, « un individu sans âme et parfaitement scélérat ».

Le chevalier de Lorraine se morfond en Italie où Henriette a obtenu du roi de le faire exiler. Louis XIV propose donc un marché à son frère : il se remarie et en échange le roi rappelle l'exilé. Selon la Marquise de Sévigné, il y aurait eu l'échange suivant entre le roi et son frère.

Le roi : « Y songez-vous encore à ce chevalier de Lorraine ? Vous en souciez-vous ? Aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendrait ?

- En vérité, Monsieur, répondit Monsieur, ce serait le plus sensible plaisir que je puisse recevoir en ma vie.

- Eh bien, dit le roi, je veux vous faire ce présent. Il y a deux jours que le courrier est parti ; il reviendra, je vous le redonne et veux que vous m'ayez toute votre vie cette obligation et que vous l'aimiez pour l'amour de moi. »

Et comme si ce n'était pas suffisant : « Je fais plus, car je le fais maréchal de camp de mon armée ». Transports de joie de Philippe qui se jette aux pieds de Louis, lequel le relève : « Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères se doivent embrasser ».

Longue accolade émue des deux compères et conclusion goguenarde de Mme de Sévigné : « Tout ce détail vient de très bon lieu et rien n'est plus vrai. Fini le drame, vive la comédie ».

Convaincre Monsieur était une chose,. Une autre était de lui trouver dans les meilleurs délais une épouse « sortable à la grandeur de sa naissance » et dont l'alliance pût servir les intérêts du royaume.

Après quelques recherches auprès des cours bien disposées à l'égard de la France, le choix se porte sur Elisabeth-Charlotte, fille de l'électeur palatin Charles-Louis. Mais Liselotte fait la sourde oreille. La cour de France ne la tente pas, pas plus qu'aucune autre cour. Quant au mariage, ce qu'elle en a pu voir autour d'elle, l'inciterait plutôt à rester célibataire. Mais s'il faut absolument se marier, elle voudrait ne jamais quitter son pays et épouser un gentilhomme de campagne, un bon allemand, qui partagerait son amour de la nature, de la vie simple et des longues randonnées au grand air. Et on veut l'envoyer à Paris ! Pire que tout, son père doit lui avouer qu'elle devra abjurer le protestantisme pour se convertir à la religion catholique.

Finalement, après des tergiversations, vaincue par l'affectueuse conspiration de tous ceux qu'elle aime, au premier rang desquels, son père, auquel elle voue un amour et une admiration à toute épreuve, Elisabeth-Charlotte finit par céder.

La dot est modeste (32.000 florins) et l'Electeur palatin, plutôt avare, est satisfait d'avoir casé sa fille à bon compte. La petite Palatine n'est pas une beauté mais elle est dans la fraîcheur de ses 19 ans. Les traits sont assez irréguliers mais le regard intelligent et vif et dans le visage, de l'agrément, de la noblesse et de la douceur, selon l'ambassadeur Spanheim. Belle ou non elle est dépréciée d'avance. On sait déjà qu'elle n'est pas riche, tare impardonnable et de toute façon la cause est entendue : pour la cour de Monsieur, Elisabeth-Charlotte est un trouble-fête et, pour les inconsolables d'Henriette, « cette Madame ne représente guère bien celle que nous avons perdu ».

A Strasbourg, en larmes, Elisabeth-Charlotte dit adieu à son père qui l'a conduite jusqu'à la frontière. Elle ne le reverra plus. On l'emmène ensuite à Metz où le mariage, précédé de l'abjuration, sera célébré par procuration avec le Maréchal de Choiseul, représentant le marié. En une journée elle a tout perdu, son pays, sa famille, sa religion.

En arrivant à Chalons, elle n'a que le temps de sécher ses larmes. Un petit homme brun, rondelet, au visage agréable, s'avance vers elle : Monsieur, frère du roi, son mari.

Selon Saint-Simon : « C'était un petit homme ventru monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout, avec une longue perruque toute étalée en devant, noire et poudrée et des rubans partout où il en pouvait mettre ».

Si Liselotte a pu être surprise à la vue de ce mari auquel aucun de ses portraits ne ressemblait, elle ne paraît pas avoir attaché grande importance à ses excentricités vestimentaires. De son côté, Philippe s'est efforcé, dans les premiers temps, d'inculquer quelques rudiments de coquetterie à la jeune allemande dont la fraîcheur un peu rustique détonne à la cour de France. Patiemment, il entreprend de la transformer, lui fait friser les cheveux, veille aux essayages de ses robes, sans succès, Elisabeth-Charlotte est rebelle à toutes ces futilités.

Mais, si elle n'apprécie pas toujours les attentions de son époux, elle n'en est pas moins touchée de sa bonne volonté. Faute d'avoir « le goût des femmes », n'aurait-il pas, pour la sienne, de l'amitié, de la tendresse peut-être ? Dans une de ses lettres en décembre 1672 elle exprime naïvement ses illusions de jeune mariée : « je ne vous dirais qu'une chose, à savoir que Monsieur est le meilleur homme du monde. Aussi nous entendons nous fort bien ».

Mais en vérité, il eut fallu un miracle pour qu'entre ces deux êtres si dissemblables, artificiellement réunis par la raison d'Etat, la lune de miel ne fut pas éphémère, se transformant bientôt en une coexistence difficile.

Monsieur ne vit que pour les fêtes, la compagnie, les plaisirs mondains. Il déteste monter à cheval, n'aime pas la chasse et ne lit jamais une ligne. Madame ne se plaît que dans un petit cercle d'amis fidèles, pratique quotidiennement l'équitation, court le cerf huit heures d'affilées et consacre le reste de son temps à ses deux autres passions, les livres et les lettres. Elle écrira durant sa vie près de 60.000 lettres !

A toute autre distraction, Monsieur préfère le jeu. Le jeu est sa drogue, sa raison d'être. Il y dépense des fortunes et laisse Madame démunie d'argent.

Philippe et Elisabeth-Charlotte ont les goûts désunis. Les caractères aussi. L'un est timide, faible, tracassier, semant volontiers la brouille entre ses proches, mais tolérant, affable et toujours d'une parfaite courtoisie. L'autre, sincère et courageuse, foncièrement bonne, mais brusque et entière, avec, dans ses propos, une verdeur et une truculence qui offusquent plus d'une fois son entourage. Tant de discordances ne pouvaient que vouer leur union à l'échec.

Du reste, si Philippe accomplit de temps en temps son devoir conjugal, c'est bien d'un devoir qu'il s'agit pour ne pas dire d'une corvée. Elle ne peut s'empêcher de rire quand Philippe, dévot jusqu'à la bigoterie, tente de conforter ses défaillances par les secours de la religion. « Il apportait toujours au lit un chapelet d'où pendait une quantité de médailles et qui lui servait à dire ses prières avant de s'endormir. Quand c'était fini, j'entendais un grand fracas causé par les médailles, comme s'il les promenait sous la couverture ». Décidée à en avoir le cœur net, une nuit elle place la lumière de manière à éclairer tout le lit et soudain rabat la couverture : « pour le coup vous ne sauriez plus le nier ! » Monsieur lui explique alors que les reliques et les images de la Vierge exercent un pouvoir bénéfique sur les parties du corps qu'on leur fait toucher. Eclat de rire d'Elisabeth-Charlotte : pauvre Sainte Vierge ! Etrange façon de l'honorer « que de promener son image sur les parties destinées à ôter la virginité ». Il rit aussi et dit : « je vous en prie n'en parlez à personne ».

A la fin de l'année 1676, juste après la naissance de leur troisième enfant, il estimera avoir suffisamment prouvé sa bonne volonté pour pouvoir proposer à sa femme de faire chambre à part. Liselotte vivra désormais comme une jeune veuve sage. Sa vie intime a beau être terminée, la vitalité de ses 25 ans et l'heureux équilibre de son caractère la préservent de sombrer dans la mélancolie ou dans la dévotion. Son besoin d'affection se reportera en priorité sur ses enfants, qu'elle aime d'un instinct farouche et dont elle parle sur un ton de tendresse bourrue qui n'appartient qu'à elle. Sa fille, qui vient de naître, est « aussi grasse qu'une oie qu'on gave » ; son fils est déjà si insupportable qu'elle le surnomme « l'Antéchrist », ce sera le Régent, presque la même chose pour certains.

Avant même d'être mère, Elisabeth-Charlotte avait eu la révélation du sentiment maternel en entretenant des relations d'affections avec les 2 filles que Monsieur avait eu avec Henriette. Mais quelle joie en juin 1673 à la naissance de son premier enfant, un garçon « si énormément gros qu'il ressemble plutôt à un allemand qu'à un français ». Le roi qui, conformément au protocole, a assisté à

ses couches, lui a témoigné mille marques d'amitié et Monsieur est tout fier d'avoir un fils « bien frais et bien portant » qui perpétuera sa lignée. Hélas, le petit Alexandre meurt avant d'avoir atteint ses trois ans. Elisabeth-Charlotte, au comble du désespoir, accuse les médecins. Elle vit dans la terreur des Diafoirus de cour. Voyez les enfants du roi, sur six, cinq sont morts par la faute des médecins.

Ses deux autres enfants, baptisés, sans grande imagination, Philippe et Elisabeth-Charlotte, échapperont heureusement aux maniaques du cautère, de la purge et de la saignée.

\*

\*   \*

Concernant les amis de son mari, il n'a pas fallu longtemps à Madame pour les juger à leur juste valeur. Conformément à la promesse du roi, le chevalier de Lorraine était revenu et avait repris sa place, celle de maître absolu : superbes appartements à Saint-Cloud et au Palais-Royal, pensions et cadeaux, revenus des quatre plus belles abbayes de France, pots-de-vin levés sur tous les marchés traités chez Monsieur. Dans l'orbite du chevalier gravite son inséparable, le marquis d'Effiat, naguère impliqué comme lui dans l'empoisonnement d'Henriette et aussi corrompu que lui.

Contre Lorraine et Effiat, la lutte était perdue d'avance. Elisabeth-Charlotte ne s'y risquera pas, osant seulement remonter à son mari qu'il perd tout sens critique dès qu'il s'agit de son favori : « par complaisance pour le chevalier de Lorraine, vous mettez votre bon esprit dans votre poche et vous l'enfermez si bien qu'il ne peut se montrer ». Monsieur, qui n'est pas si sot, en convient et continue de plus belle à se laisser mener et malmener. Trente ans durant, Madame devra souffrir, en plus des nombreuses passades pour quelque joli page ou quelque robuste valet, cette liaison officielle, consacrée par le roi qui, pour mieux assurer sa domination sur son frère, comble de faveurs et de gratifications l'insatiable lorrain.

Mais rien n'empêche, en revanche, de mettre au pas les subalternes, Purnon, le maître d'hôtel suspecté d'avoir empoisonné Henriette, sera vite chassé sous prétexte de malversations, ni de se défendre contre ces troupes de femmes de la cour dont les brouilles et les intrigues divertissent Monsieur. La redoutable Mme de Fiennes, dont le mari est écuyer ordinaire de Philippe et la fille maîtresse du marquis d'Effiat après l'avoir été du chevalier de Lorraine, est une des premières à s'apercevoir que la jeune Palatine n'entend pas qu'on lui manque de respect. Ayant entendu Mme de Fiennes railler le roi, Monsieur et toute la cour, Madame l'a prise à part : « vous avez beaucoup d'esprit, mais vous avez une manière de parler dont le roi et Monsieur s'accommodent, parce qu'ils y sont accoutumés. Pour moi qui ne viens que d'arriver, je n'y suis point faite et je me fâche quand on se moque de moi. C'est pourquoi j'ai voulu vous donner un petit avis. Si vous m'épargnez nous serons très bien ensemble. Si vous me traitez comme les autres, je ne dirai rien et m'en plaindrai à votre mari et s'il ne vous corrige pas je le chasserai ». A quelque temps de là, Monsieur s'étonne devant sa femme que la terrible Mme de Fiennes la laisse en paix. « Que voulez-vous, réplique Madame d'un air innocent, c'est qu'elle m'aime ».

A l'exception de sa meilleure amie, Eléonore de Rathsamhausen et de son précepteur écuyer, un gentilhomme suisse d'âge mûr, tous ceux qui composent la maison de Madame sont déjà installés dans leur fonctions que, pour la plupart ils occupaient du temps de la première Madame. Il faut en prendre son parti et s'habituer à vivre au milieu de gens qui, la veille, vous étaient inconnus et savoir très tôt discerner ceux qui méritent votre confiance.

Tant que les cabales de la cour ne la prennent pas pour cible, Madame a décidé de les ignorer. Et puis elle peut se targuer d'avoir la confiance et l'amitié du roi.

Décembre 1676. Cinq ans ont passé depuis l'arrivée de la petite Palatine qui n'est pas embarrassée de la grandeur de son rang et qui prend un plaisir extrême à se promener par tous les temps. Lors d'une chute de cheval, le roi arrivé le premier s'empresse et « lui visite minutieusement la tête pour s'assurer qu'elle n'a rien ». Toute la cour saura que sa Majesté a quitté la chasse pour conduire Madame au château et qu'il n'a bougé de son chevet aussi longtemps qu'il a pu craindre qu'elle ne s'évanouisse. Une marque si éclatante de la faveur royale vous met sur un piédestal au moins pour quelques jours : c'est à qui s'empressera de rendre visite à Madame en l'accablant de compliments.

Mme de Sévigné remarquera : « il y a tous les soirs des bals des comédies et des mascarades à Saint-Germain. Le roi a une application à divertir Madame qu'il n'a jamais eu pour l'autre ». Et plus tard : « la cour s'en va à Fontainebleau, c'est Madame qui le veut ».

Sans le chercher vraiment, Elisabeth-Charlotte a réussi son entrée auprès de Louis XIV. Le roi a vite décelé dans la jeune allemande aux traits irréguliers et à l'allure décidée, des qualités de cœur auxquelles le monde de la cour, si souvent hypocrite et intéressé, ne l'avait pas habitué. Il s'entretient volontiers et longuement avec Madame et a pour elle toutes sortes d'attention.

Monsieur et Madame sont de tout à la cour. Excepté de brefs séjours au Palais-royal, les mois d'été passés à Saint-Cloud et, de temps à autre, une visite à leurs châteaux de Montargis ou de Villers-Cotterêts, ils se doivent à la gloire du Roi-Soleil. Peu de temps morts dans ces journées, où les divertissements se succèdent comme les figures d'un ballet bien réglé. Écoutons ce que dit Elisabeth-Charlotte à Versailles en décembre 1676 : « depuis le matin jusqu'à trois heures de l'après-midi on chassait. En revenant de la chasse, on changeait de costume et on montait au jeu, où l'on restait jusqu'à sept heures du soir. Puis on allait à la comédie, qui ne finissait qu'à dix heures et demie. Après la comédie on soupa. Après le souper venait le bal, qui durait jusqu'à quatre heures du matin, et alors seulement on allait se coucher ».

Liselotte ne mentionne pas, tant cela va de soi, qu'avant la chasse il a fallu assister à la messe (elle ne s'y habituera jamais vraiment), et qu'avant la messe la journée a commencé par la présence obligatoire de Monsieur au lever du roi et d'elle-même à la toilette de la reine : quand Madame est là, l'honneur de donner la chemise à Sa Majesté la reine lui revient de plein droit, la reine attendant toute nue, que la chemise passe de la première femme de chambre à la dame d'honneur et de la dame d'honneur à Madame, avant de la recevoir de la main de celle-ci.

Pauvre Marie-Thérèse. Elisabeth-Charlotte l'a tout de suite prise en affection, sans s'arrêter à l'incroyable bêtise de cette reine qui fait rire sous cape les courtisans, qui se gave de chocolat, bavarde avec ses perroquets sans rien perdre de sa dignité naturelle et n'arrête pas de tomber.

Quant aux favorites, elle les ménage. A son arrivée à la cour, les beaux jours de Mlle de La Vallière sont terminés. Madame est émue du triste sort que lui fait le roi en l'empêchant pendant deux ans de quitter la cour.

Pour Mme de Montespan, « tonnante et triomphante », Liselotte est sensible à son rayonnement. Tout en la jugeant à sa juste valeur, « c'était le diable en personne », elle admire sa beauté, son éclat et ce tour inimitable que cette femme exceptionnelle sait donner à ses moindres propos.

A son corps défendant, Madame se trouve impliquée dans certaines galanteries du roi avec ses dames d'honneur. Le roi apprécie la discrétion et l'indulgence de sa belle-sœur, qui fait mine d'ignorer ce que lui-même dissimule tant bien que mal à la jalousie de Mme de Montespan.

Jamais Elisabeth-Charlotte n'a été si bien en cour qu'à l'époque de ces batailles de dames, autour d'un roi qui n'a qu'à paraître pour que toutes tombent dans ses bras.

Avec sa figure de « chat-singe-ours » comme disait son père, pour Liselotte seule compte l'amitié du roi, la meilleure part, celle qui, croit-elle, ne lui sera point ôtée, parce que cette amitié vient combler le vide sentimental creusé par l'indifférence de Monsieur. N'y a-t-il rien de plus ? De l'inclination ? Ses lettres de cette époque permettent d'en douter : « aujourd'hui j'ai forcé un lièvre en compagnie du roi ». Plus tard « je suis allé à cheval me promener avec lui ». On dirait une collégienne confiant ses premiers rendez-vous à sa meilleure amie.

Aucune ambigüité, par contre, dans l'affection fraternelle que Louis XIV éprouve alors pour cette jeune belle-sœur vive et délurée qui ressemble plus à un garçon manqué qu'à une princesse royale. Elle partage son amour des arbres, des plantes, des jardins. Il lui dira un jour : « il n'y a que vous qui jouissiez des beautés de Versailles ». Aux goûts qui les rapproche s'ajoute l'agrément d'une amitié féminine sans arrière pensée. Ni prude ni dévergondée, sage et digne sans ostentation, amusante sans méchanceté, elle le divertit par la verdure de son langage et ses façons d'adolescente espiègle. C'est ainsi qu'elle fait des équipées nocturnes dans les jardins de Versailles d'où un soir elle a bien failli se faire expulser par un garde suisse qui ne connaissait que la consigne. Le roi se délectait à lui faire raconter cette histoire. « Le Suisse qui montait la garde ne voulait pas me laisser passer. Je lui dis : Bon Suisse, laissez-moi faire ma promenade, je suis la femme du frère du roi. Le roi a donc un frère ? Comment, vous ne savez pas cela ? Combien de temps y a-t-il que vous êtes au service du roi ? Trente ans Madame. Et vous ne savez pas que le roi a un frère ? Mais on vous fait prendre les armes quand il passe ! Ah oui, quand on bat la caisse, je prends les armes, ça m'est égal pour qui. Je n'ai jamais demandé si le roi avait une femme, des enfants ou un frère. Je ne me pose pas de question ». Le roi s'amuse, la cour applaudit.

A l'automne 1675, la faveur d'Elisabeth-Charlotte est à son comble. Qu'elle savoure son triomphe : les jours de gloire lui sont comptés. Bientôt, il lui faudra assister, en témoin impuissant, au lent cheminement de sa disgrâce.

\*

\*   \*

Mais pour l'instant, nous sommes en 1680, le sujet c'est le mariage du Dauphin. Avec la sœur de l'Electeur de Bavière, Marie-Anne-Christine-Victoire. Elle est laide et malade mais le Dauphin ne s'en soucie pas : « Elle a de l'esprit et elle est vertueuse, c'est tout ce que je désire chez ma femme ».

Le jeune Dauphin de 19 ans demande à son gouverneur : « Monsieur de Montausier, quand croyez-vous que Madame la Dauphine sera grosse ? L'austère gouverneur dissimula son embarras : « Quand il plaira à Dieu, Monseigneur. Mais ne vous flattez point que pour l'être, il suffise à votre épouse de poser le pied sur les terres du royaume. Il faudra encore que vous ayez tous deux, comment dirais-je, quelques entretiens particuliers ». Ce gros garçon est trop naïf soupire le gouverneur. Il faut dire que son précepteur était le vénérable Bossuet. Mais, pense-t-il qui mieux que le roi son père ... A quelque temps de là on sut que le roi avait « instruit en détail M. le Dauphin de tout ce qu'il avait à faire ».

Dans le même temps, Mme de Maintenon poursuit son ascension. Elle vient d'être nommée deuxième dame d'atour de la Dauphine. Mais Mme de Maintenon, très habile et persévérante, se défie d'Elisabeth-Charlotte dont la faveur l'inquiète à bien des égards. D'abord elle baille à la messe et s'endort au sermon. Et puis il y a les mots crus dont elle use sans vergogne, les contes lestes qu'elle fait au roi et qui, par malheur le divertissent. Madame n'est pas galante soit. Mais elle est trop gaillarde et l'on ne mène pas une âme à Dieu par les chemins de la gaillardise. Ces sortes d'amitiés

avec le roi peuvent être aussi nuisibles que des amours coupables. Mme de Maintenon, qui a dix-sept ans de plus que Liselotte, sait que pour parvenir à ses fins, elle doit se rendre entièrement maîtresse de l'esprit de Louis XIV. Les belles amantes passeront mais Madame est d'autant plus dangereuse que sa faveur ne doit rien à sa figure.

Petit à petit, Madame n'est plus à la mode. C'est au tour de l'aimable Dauphine de retenir l'attention de la cour. Et les soucis vont venir.

D'abord, la princesse de Tarente, tante de Madame qui l'aime beaucoup, va aller confier à sa vieille amie la Marquise de Sévigné que Liselotte est follement amoureuse du « frère aîné de son époux ». Les bonnes dames s'en donnent à cœur joie. D'autant qu'il est piquant d'apprendre cette passion au moment même où le roi, sous l'influence de la Maintenon, n'est plus préoccupé que de son salut éternel.

Ensuite, à la fin du mois d'août 1680, le père de Madame meurt subitement. Liselotte qui a toujours adoré son père, en dépit de ses torts envers elle, plonge dans une détresse affreuse : « vous dire ce que j'éprouve et dans quel état je passe mes jours et mes nuits c'est chose impossible ». Dans l'excès de son malheur, elle accuse bizarrement Louis XIV et ses ministres qui dit-elle « ont sans doute causé la mort du feu prince-électeur par le chagrin qu'ils lui ont donné ». Mais les derniers ravages du Palatinat datant de 1674, le chagrin aurait été un peu à retardement. Louis XIV tente une conciliation pendant un voyage de la cour à Fontainebleau : que Madame ne l'accuse plus de la mort de son père, qu'elle accepte de vivre en bons termes avec lui et tout ira bien. La démarche de Louis XIV était de pure forme : il était inconcevable que l'épouse de Monsieur s'obstina dans une attitude ouvertement hostile au roi son beau-frère. « Nous ne sommes pas comme les particuliers, nous nous devons tout entiers au public », dira-t-il un jour à la Dauphine. Les apparences doivent rester sauvées.

Elles le resteront à grand-peine, lors de la crise suscitée en 1682 par la clique du chevalier de Lorraine, pour discréditer à jamais Madame, en montant contre elle une de ces mécaniques de cour dont on ne se remet pas. Sa forte personnalité, la vivacité de son esprit et de son langage, l'estime générale qui l'entoure, bien que le roi ne lui témoigne plus les mêmes égards, tout la rend importune.

La cabale de Saint-Cloud va procéder avec une habileté diabolique pour atteindre Elisabeth-Charlotte dans ce qu'elle a de plus inattaquable, sa réputation. On lui prêta une aventure galante avec un gentilhomme de Normandie, le chevalier de Saint-Saëns, « fort sage et fort bien fait » qui, bien entendu, n'était au courant de rien.

La machination fut à deux doigts de réussir, après plus d'un an de rumeurs diffuses, d'insinuations savamment diffusées, de dénonciations venues on ne sait d'où. Elle ira se plaindre à plusieurs reprises auprès du roi qui en sera exaspéré.

Réduite au désespoir elle envisage de quitter la cour et d'aller finir ses jours à l'abbaye de Maubuisson, dont l'abbesse est sa tante. Mais on ne quitte pas la cour sans la permission du roi et la réponse est catégorique : « vous êtes ma belle-sœur et l'amitié que j'ai pour vous ne me permet pas de vous laisser me quitter pour toujours ».

S'ensuit un laborieux accommodement entre Elisabeth-Charlotte et Philippe en présence du roi qui se porte garant de leur accord et tout se termine par des embrassades.

Mais Liselotte l'avait bien senti : depuis quelque temps le roi est « tout à fait changé ». Il n'a heureusement pas cru un mot des calomnies répandues sur son compte. « Je mettrais ma main au feu que Madame est toute nette et innocente » a-t-il même déclaré à son frère. Mais où sont la confiance, la liberté presque familière d'autrefois ? Désormais elle gardera pour elle les mesquineries de

Monsieur qui ne perd pas une occasion de lui faire payer sa demi-victoire sur la cabale : « si je demande seulement à mes gens, en présence de Monsieur, quelle heure il est, il craint que ce ne soit un ordre et il veut savoir ce que c'est. Si j'adresse deux mots à mes enfants, on leur fait subir un interrogatoire d'une demi-heure pour savoir ce que je leur ai dit ».

Etrangère dans sa propre maison, tenue à distance par le roi, dont la vie, sous l'influence de Mme de Maintenon, prend un nouveau tournant, Elisabeth-Charlotte, à 30 ans, n'est plus la jeune étourdie qui se brûlait joyeusement les ailes aux feux de la vie de cour. « Je renoncerais volontiers à toutes ces grandeurs d'ici, ces grandeurs se paient trop cher ». Qu'elle le veuille ou non, elle est définitivement prisonnière des fastes de Versailles.

\*

\* \*

Le Père Jordan, confesseur de Madame, a reçu de son collègue, le Père La Chaise, confesseur du roi, une mission qui ne lui plaît pas. Il doit adresser à sa pénitente de sévères remontrances sur trois points. Primo, Madame a dit à M. le Dauphin qu'elle le verrait nu des pieds à la tête sans être, une seconde, induite en tentation. Secundo, ses filles d'honneur ont des galants. Elle le sait et le tolère. Tertio, elle a taquiné la princesse de Conti, fille aînée du roi et de Mlle de La Vallière, en lui parlant de ses amoureux, qui étaient nombreux et toutes deux en avait ri ensemble.

« Le roi change en tout d'une manière si effrayante que je ne le reconnais plus. Je vois bien d'où provient tout ce changement mais je n'y puis rien faire », écrit-elle en novembre 1685, six mois après les remontrances du Père Jordan. Non seulement le roi, mais toute la cour a changé. La reine Marie-Thérèse est morte à l'été 1683, comme elle avait vécu, sans bruit et sans éclat. Le roi est devenu dévot sous l'influence de Mme de Maintenon et la cour est, elle aussi, entrée en dévotion.

Au diable l'austérité qu'il est désormais de bon ton d'afficher ! « Le roi s'imagine qu'il est pieux s'il fait tout pour qu'on s'ennuie bien ».

Depuis que Louis XIV s'est installé à Versailles en mai 1682, le rituel de cour s'est fixé définitivement. Comme il incombe à la Dauphine, devenue première dame du royaume à la mort de la reine, de « tenir la cour », mais que sa mauvaise santé, réelle ou imaginaire l'en empêche le plus souvent, le protocole exige que Madame représente à sa place, ce qui est une lourde charge.

Le meilleur moment de l'année est la saison des chasses à Fontainebleau, où l'étiquette est moins pesante et les distractions moins réglées. Le reste du temps, à Versailles ou à Marly, quel ennui !

En mai 1685, elle est à nouveau frappée dans ses affections. Son cher frère l'Electeur palatin Charles vient de mourir à 34 ans. Malgré les efforts de Louis XIV, qui tente de la consoler lors d'une longue visite à Saint-Cloud, elle s'enferme dans son chagrin. Et puis, l'ancienne huguenote est choquée par la révocation de l'Edit de Nantes intervenue en octobre 1685. Elle en attribue la responsabilité à Mme de Maintenon et ne lui pardonnera pas les odieuses persécutions qui s'en suivront. Incapable de déguiser ses sentiments, quel visage ne devait-elle pas faire à la « vieille ordure » quand les circonstances les mettaient face à face.

La disgrâce publique ne va pas tarder. En mai 1686, le roi, qui a des problèmes avec sa fameuse fistule, décide d'aller faire une cure à Barèges. Deux personnes sont exclues du voyage : Mme de Montespan et Madame. C'était la ravalier au même rang que la favorite déchue. Le coup fut rude. Selon un chroniqueur : « Madame en fut sensiblement affligée. Elle aimait le roi avec raison, car il avait toujours eu beaucoup de considération pour elle. De l'humeur dont elle était, il était bien difficile qu'elle digérât facilement une disgrâce aussi manifeste ».

Mais nul, le roi moins que tout autre, ne pouvait ignorer les sentiments de Madame pour la compagne du roi. Il y avait des espions partout et surtout ses lettres qui étaient régulièrement ouvertes par les services de police et où elle parlait entre autres amabilités de la Vieille, la Guenipe, la Sorcière, la Vieille Ordure, la Pantocrate (celle qui veut tout gouverner) ou encore la Rompopel qui évoque à la fois la méchanceté et la déchéance physique. Liselotte fait la nique à la censure : « Si l'on est assez curieux, à la poste, pour ouvrir cette lettre et la lire, on y verra mon opinion. Cela m'épargnera la peine de la dire ».

Pour Elisabeth-Charlotte, inconsolable d'avoir perdu l'affection du roi, la dame en noir est devenue le mauvais génie, responsable de tous les malheurs, les siens et ceux du royaume.

\*

\*   \*

La guerre de la Ligue d'Augsbourg éclate en 1686. Elle voit l'affrontement de Louis XIV avec l'empereur, les princes allemands, l'Espagne et Guillaume d'Orange, ennemi acharné du roi et cousin d'Elisabeth-Charlotte avec laquelle il a joué étant enfants. Le roi lâche ses troupes sur le Palatinat cher à Liselotte. En quelques mois, de l'automne 1688 à l'été 1689, le Palatinat sera transformé en un champ de ruines : villes rasées, populations massacrées ou chassées, campagnes saccagées. Elisabeth-Charlotte a sans doute ignoré le détail des horreurs dont son pays d'origine a été le théâtre. Mais elle n'oubliera jamais qu'ayant sollicité une audience de Louis XIV, elle l'a imploré d'épargner le Palatinat juste avant qu'il fasse sauter le château de ses ancêtres et détruise la ville de Mannheim. Un malheur ne venant jamais seul, on apprend la mort, dans des conditions suspectes, de la reine d'Espagne, fille aînée de Monsieur et d'Henriette, que Madame aimait beaucoup.

En 1690, Elisabeth-Charlotte est privée des traditionnelles étrennes royales. Il faut dire qu'elle ose trouver mauvais et le dire à voix haute, que Louis XIV, après avoir réduit à néant son pays natal, veuille disposer maintenant de ce qu'elle a de plus cher au monde, ses enfants, son fils en particulier, pour hausser les bâtards royaux à un rang inespéré : des projets de mariage sont dans l'air, auxquels elle s'oppose de toutes ses forces.

Le roi avait trois filles à marier, toutes nées hors mariage. L'aînée, Anne-Marie, la plus belle, fille de Mlle de la Vallière épousa à 13 ans le neveu du Grand Condé qui en avait 18. Sitôt mariée, elle se mit à détester son mari. Mais elle eut la chance qu'il meure à la fleur de l'âge, la laissant veuve à 19 ans avec son port de déesse et son charme qui faisait de cette fille préférée du roi l'un des plus beaux ornements de la cour.

Louise-Françoise, la cadette, avait hérité l'esprit et la méchanceté de sa mère, Mme de Montespan. Louis XIV la maria, non encore nubile au petit fils du Grand Condé, un avorton affligé d'une grosse tête et d'un visage à faire peur. Ils furent très malheureux et eurent 9 enfants.

Restait la plus jeune, Mlle de Blois, née en 1677 de l'avant dernière réconciliation du roi avec Mme de Montespan. Dès ses 11 ans on parla de la marier.

Depuis quelques années, le roi, peut-être déçu par la nullité de son légitime héritier, le Dauphin, sûrement influencé, en outre par Mme de Maintenon, qui avait éduqué les enfants de Mme de Montespan, se tourne de plus en plus vers ses enfants naturels, les « légitimés de France », dont il assure par tous les moyens l'irrésistible ascension.

Pour la dernière des 3 sœurs, le roi et Mme de Maintenon visent au plus haut. Or, le seul petit-fils de France alors existant n'est autre que le duc de Chartres, futur Régent, fils de Monsieur et de Madame.

Depuis peu, Louis XIV témoignait une bienveillance toute particulière au chevalier de Lorraine et au Marquis d'Effiat. Liselotte mena discrètement son enquête et apprit que les deux compères s'étaient engagés à convaincre Monsieur de consentir au mariage de son fils avec Mlle de Blois et, pour faire bonne mesure à celui de sa fille avec le duc du Maine, fils légitimé du roi et de Mme de Montespan.

Un double mariage unissant ses enfants aux bâtards royaux, voilà ce que Madame ne peut envisager une seconde sans crier au scandale. Devant sa résistance, Monsieur, qui laisse entendre qu'il ne serait point rebelle à la volonté royale, se fait l'écho de menaces d'exil plus ou moins voilées. Mais le roi ne peut chasser de la cour la première dame du royaume. Or c'est le rang auquel la mort de la Dauphine la fait accéder le 20 avril 1690.

Le fils de Madame, Philippe, duc de Chartres, futur Régent, est un beau garçon de 16 ans, un peu petit mais bien fait avec un visage régulier et un sourire plein de charme. Il a tous les dons, intelligence, mémoire, sens artistique, éloquence naturelle servie par une voix agréable, tous sauf celui d'en faire bon usage. Paresseux et jouisseur, incapable d'effort et d'esprit de suite, Philippe a été outrageusement gâté par Monsieur. Cependant, le fameux Abbé Dubois, introduit par le chevalier de Lorraine, lui servit de précepteur et réussit à l'intéresser aux études.

Depuis la mort de la Dauphine, Madame a retrouvé son optimisme. « Cette année, écrit-elle en décembre 1690, je suis un peu mieux vue que l'an passé. Je ne sais d'où me vient ce bonheur car je n'en fais ni plus ni moins ». Louis XIV apprécie peut-être la manière dont elle tient la première place à la cour, sans jamais essayer de se dérober à ses devoirs, avec ce mélange de dignité et de bonhomie qui la caractérise. Ou peut-être essaie-t-il de l'amadouer pour lui faire passer le projet de mariage.

Le jeune Philippe quant à lui est tiraillé entre la terreur que le roi lui inspire, les pressions sournoises de Monsieur, « vaincu par le chevalier de Lorraine » et les remontrances indignées de Madame. Il a fini par promettre à l'Abbé Dubois son cher précepteur, qu'il ne refuserait pas Mlle de Blois, tout en espérant que sa mère serait assez forte pour convaincre son père de refuser à sa place. Madame, elle, compte sur son fils pour mettre en échec la volonté royale : n'est-il pas le principal intéressé ?

Un jour de janvier 1692, le roi convoque Philippe et, devant Monsieur un peu embarrassé, lui déclare qu'il veut ce mariage. On va chercher Madame. Muette de stupeur, elle se tourne vers le père et le fils qui baissent le nez, puis, s'adressant au roi : si Monsieur et mon fils le veulent bien, je n'ai, Monsieur, rien à y dire ». Une brève révérence et madame tourne les talons.

Elle est en larmes et accable Monsieur et son fils de reproches. Au souper du roi, elle ne parlera à personne et refusera tous les plats que le roi s'ingénie aimablement à lui offrir. En sortant de table, elle tournera carrément le dos au roi.

Le lendemain, devant toute la cour qui attend dans la galerie, que le roi sorte du Conseil pour aller à la messe, quand le duc de Chartres s'approche respectueusement de sa mère pour lui baiser la main, elle lui assène une gifle magistrale, ce qui au témoignage de Saint-Simon, « couvrit de confusion ce pauvre prince et combla les infinis spectateurs dont j'étais, d'un prodigieux étonnement ».

Liselotte a vengé l'affront fait à la première dame du royaume, mais la page est tournée et il n'y a plus qu'à célébrer les noces.

\*

\* \*

En juillet 1693, Madame attrape la variole. Quand la maladie fut déclarée, un vent de panique souffla sur la cour. Les princesses s'enfuirent de Versailles. Le roi expédia d'autorité ses petits-fils hors de

porté du « mauvais air ». Mais six dames de sa suite restèrent avec Elisabeth-Charlotte durant sa maladie.

Au désespoir de ses amies et des médecins, Liselotte refuse de se laisser soigner selon les règles en vigueur. Elle n'a aucune confiance dans la médecine telle qu'on la pratique en France. Elle se soigne elle-même en suivant un régime à l'allemande à base de poudre et se porte de mieux en mieux à la honte des médecins, notamment du bon Bourdelot qui, quelques années plus tard, finira par se détruire lui-même à coup de saignées (15 en une semaine pour une inflammation des poumons).

Une rechute étant possible, il faut se résoudre à rester enfermée. A leur tour les dames de compagnie tombent malades. Enfin, elle quitte Versailles pour sa campagne où elle passera une convalescence tranquille sans même voir Monsieur.

Il est tout heureux Monsieur, il va pouvoir jouir de la succession de sa cousine, la Grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, femme la plus riche d'Europe, qui vient de mourir et dont il est le légataire universel. Cette succession vient à point pour remettre en état ses finances, éternellement déficitaires. Madame n'en verra rien si ce n'est une petite maison à Colombes.

Rentrée à Saint-Cloud, début septembre, Elisabeth-Charlotte est reprise par la vie de cour. Le roi lui rend visite pour la complimenter sur sa guérison. Madame est maintenant tout à fait guérie et le bon air de la forêt achèvera de lui rendre ses forces.

Mais elle est lucide : la variole l'a défigurée : la peau boursoufflée, le nez déformé, les joues bouffies et pendantes. Elle qui avait toujours plaisanté de sa laideur, de son visage de « chat-singe-ours » comme disait son père, est maintenant vraiment laide.

Il ne lui reste plus qu'à grossir, ce qui ne va pas tarder. Jusqu'à devenir « carrée comme un dé ». « Quand je suis malheureuse, je grossis » remarque-t-elle avec une étonnante intuition des phénomènes psychosomatiques qui échappent à ses contemporains.

Une grosse dame rougeaude, avec un double menton et des traits disgracieux dans sa large face léonine, telle est désormais, telle l'immortalisera pour la postérité le cruel portrait de Rigaud.

\*

\* \*

Les guerres coutent cher. L'Etat doit réduire son train de vie. La Manufacture des Gobelins est fermée, les crédits aux Académies supprimés. C'est une époque de disette, de chômage, de hausse des prix et de troubles. L'austérité atteint la cour elle-même : plus de liqueurs ni de chocolats aux collations servies dans les appartements du roi.

En 1694 les pauvres gens des campagnes, venus chercher du secours à Versailles, en sont chassés, de crainte que « le grand nombre y apportât le mauvais air ». Sur Paris, écrit un chroniqueur, s'abat « un déluge de pauvres dont les visages exténués de faim faisaient peur à voir et dont la plupart étaient étendus sur des fumiers ou sur le pavé des rues, criant et mourant de misère ».

Les nations belligérantes sont lasses de la guerre. Après plus d'un an de négociations la paix sera signée à Ryswick en Hollande, apportant avec elle un cadeau inattendu : une princesse-enfant qui va enchanter la vieillesse du roi et rendre à la cour une jeunesse et une gaieté oubliée depuis longtemps.

Le duc de Savoie, gendre de Monsieur dont il avait épousé la plus jeune des deux filles nées de son mariage avec Henriette, accepte, contre d'importantes concessions territoriales, de donner sa fille Marie-Adélaïde en mariage au duc de Bourgogne, l'aîné du Dauphin et donc le petit-fils de Louis XIV.

La petite fille de Monsieur devient petite-fille du roi et, s'il plaît à Dieu, sera reine de France.

C'est un mariage d'enfants. La princesse de Savoie n'a pas encore 11 ans et le duc de Bourgogne tout juste 14. Monsieur est aux anges. Il va enfin voir l'ainée de ses petits-enfants. Il voudrait aller chercher la princesse et en profiter pour revoir sa fille. Il va le proposer au roi et se fait aussitôt rembarrer : « voyons mon frère, nous sommes trop vieux pour entreprendre de semblables voyages ». Trop vieux à 56 ans ?

Elisabeth-Charlotte est restée à Fontainebleau. Sa situation à la cour n'est pas confortable en ce moment. Elle a été très critiquée, au début de l'année, à propos d'une histoire stupide provoquée par un jeune imbécile, le chevalier de Bouillon, qui se vantait partout qu'elle était amoureuse de lui. Au lieu de l'ignorer, Madame va répondre publiquement et du tac au tac. Il veut la rendre ridicule, elle va le ridiculiser. La chose en est restée là mais des voix se sont élevées pour reprocher à Madame d'avoir si vertement riposté.

Autre signe de mauvaise augure, la grossièreté avec laquelle ses visites au roi sont accueillies. Mme de Maintenon a pris le parti d'ignorer son existence. : « dès que j'entre chez le roi, Madame l'ordure s'en va. Quand je la prie de rester, elle ne répond rien et n'en sort pas moins avec une grimace moqueuse ». La première dame du royaume doit même faire antichambre et patienter une demi-heure à la porte du roi avant qu'on la laisse entrer.

L'arrivée de la princesse de Savoie allait entraîner un changement important dans le rang occupé par Madame depuis la mort de la Dauphine.

Le roi ordonna de traiter dès à présent la jeune Marie-Adélaïde comme une « fille de France », en anticipant sur le mariage. La solution était bonne mais Madame y perdait le premier rang. Ce qu'elle en pensait ? Que la vieille Rompompel, trop heureuse de lui jouer ce tour, avait été l'inspiratrice de la décision royale.

Le 5 novembre 1696 le roi arrive à Fontainebleau avec la future duchesse de Bourgogne. C'est la bousculade, la cohue. Deux dames viennent heurter Mme de Maintenon qu'Elisabeth-Charlotte soutient d'une poigne énergique : « si je ne l'avais retenue par le bras, elles seraient tombées les unes sur les autres, comme un château de cartes. C'était on ne peut plus drôle ».

Le spectacle est inoubliable. Dans la cour illuminée, le roi s'avance lentement, tenant par la main une petite fille qui semble « sortir de sa poche ». « Une vraie poupée » dit Madame attendrie, qui décrit sa « jolie taille fine, ses beaux cheveux blonds en abondance, son teint frais et ses yeux noirs ornés de longs cils ». « Et terriblement politique » remarque Liselotte qui s'émerveille de voir une enfant si jeune parfaitement initiée aux subtilités de la cour de France : « elle fait peu de cas de son beau-père (le Dauphin) et nous regarde à peine mon fils et moi. Mais dès qu'elle aperçoit Mme de Maintenon, elle lui sourit et va se jeter dans se bras ».

La cour rajeunit. Le roi est transformé. Lui, si peu expansif, confie qu'il « à peine à contenir sa joie ». Mme de Maintenon n'est pas moins conquise. La petite l'appelle « ma tante » et elles ne se quittent plus. Madame le prend très mal et critique la faiblesse du roi et de sa compagne envers cette enfant dont la gaieté a dissipé la grisaille de la cour. Marie-Adélaïde n'a aucun respect pour le protocole. Elle tutoie son beau-père, le Dauphin qui s'en montre tout joyeux. Et avec le roi quelle familiarité. Elle fait irruption dans son cabinet de travail, lui saute au cou et fouille dans ses papiers.

Dans sa famille, Madame n'a guère plus de satisfaction. Ses relations avec Monsieur sont franchement mauvaises. Il a déclaré sans ambages, devant sa femme et sa fille que, commençant à vieillir, il n'avait plus de temps à perdre et ne ménagerait rien pour profiter au maximum de la vie, tant qu'il le pourrait.

Que ses proches s'en accommodent. En attendant, il passe ses nuits avec des mignons qu'il entretient royalement, tout en laissant Elisabeth-Charlotte sans le sous.

Par ailleurs, Madame n'a aucune sympathie pour la femme de son fils, cette bâtarde arrogante qui méprise toute sa belle-famille. La belle-mère et la bru vivent en étrangères, se saluant tout juste quand elles se rencontrent et n'échangeant pratiquement pas une parole.

Quant à son fils bien aimé, il a inauguré depuis longtemps la carrière de libertin qu'il poursuivra jusqu'à son dernier souffle. Au grand mécontentement du roi qui, depuis qu'il s'est rangé, est devenu intraitable sur le chapitre des mœurs. Si Madame lui reproche son inconduite, il répond en riant qu'à la différence de son père, lui a au moins le goût des femmes.

Le mariage du duc de Bourgogne, petit-fils du roi, avec Marie-Adélaïde de Savoie, petite fille de Monsieur a lieu le 16 décembre 1697. Les festivités ont été grandioses et au repas de mariage, Madame s'est franchement amusée, grâce au duc de Berry, frère du marié, un gentil gamin de 11 ans qui n'a pas sa langue dans sa poche et n'a cessé de la faire rire par ses réparties et ses mimiques. C'est le même qui, le soir, lors de la parodie du coucher des mariés (ils sont trop jeunes pour qu'on leur permette de consommer le mariage) s'exclamera qu'à la place de son frère, il serait resté au lit avec sa petite femme n'en déplaît à son père.

Mais Mme de Maintenon est toujours présente dans l'ombre de la jeune princesse. Si, fidèle à la politique de discrétion qui lui a si bien réussi, elle n'a pas paru aux fêtes du mariage, elle ne quitte pas la jeune mariée qui continue comme auparavant à vivre sous l'aile protectrice de « ma tante ». Elle est même présente aux soupers que les nouveaux époux sont autorisés à prendre en tête à tête chez elle, plusieurs fois par semaine. Curieux tête-à-tête à trois, où la dame, mi grand-mère, mi-duègne, veille sur la chasteté du jeune couple.

Maintenant que la duchesse de Bourgogne occupe la première place, Madame peut mettre une distance entre elle et la cour, vivre à peu près à sa guise, « comme dans une solitude » dit elle. Solitude toute relative du reste, agrémentée de parties de chasse, de théâtre et d'opéra, avec une bibliothèque bien fournie et la compagnie de quelques amies fidèles. Ses relations avec son mari semblent meilleures, moins lointaines : tous deux se promènent en calèche, ou se rendent ensemble à la belle manufacture de porcelaine de Sèvres.

La guerre est finie. Plus de craintes pour la vie de son fils (les filles d'opéra sont tout de même moins dangereuse que les mousquets de l'ennemi), ni d'inquiétude pour le Palatinat qui se relève de ses ruines.

\*

\* \*

La fille de Madame et de Monsieur, qu'on appelle Mademoiselle, a 21 ans passés et voudrait bien se marier. Enfant, elle était malicieuse et indocile comme sa mère, pleine d'esprit et franchement laide également comme sa mère. A l'adolescence, sa silhouette s'est allongée et son visage affiné. C'est devenue une jeune femme qui sans être vraiment belle a du charme et comparée à d'autres membres de la famille royale, elle fait honneur à ses parents. Sa mère se préoccupe de lui trouver un mari dont le rang soit digne du sien. Comme on le sait, le roi la destinait à un moment au duc du Maine, le vilain bâtard cher à Mme de Maintenon. Fort heureusement pour Madame, le mariage ne se fit pas et le duc du Maine épousa l'une des filles du prince de Condé, une insupportable créature qui le mènera par le bout du nez et avec laquelle il aura 7 enfants.

Après avoir examiné différents prétendants possibles, dont le Dauphin, veuf depuis 1690, son fils le duc de Bourgogne, ou encore le cousin de Madame, Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre, mais ennemi juré de Louis XIV et homosexuel notoire, le choix se portera finalement sur le duc de Lorraine, neveu de l'empereur du Saint-Empire, Léopold 1er. La joie règne à Saint-Cloud, Elisabeth-Charlotte écrit : Ce qui me fait bien augurer du mariage de ma fille, c'est que, quoi qu'on puisse lui dire de la pauvreté de son futur mari, cela ne la rebute pas ».

Le mariage est préparé pour le 30 septembre 1698. Patatras ! On s'avise soudain que personne n'a songé à solliciter du Pape la dispense de parenté qui s'impose, les futurs époux étant cousins au 4<sup>ème</sup> degré. Il faut envoyer dare-dare un courrier à Rome, qui crèvera tous les chevaux pour être de retour pour le mariage fixé finalement au 13 octobre.

Elisabeth-Charlotte se sent rêveuse et triste. Elle a 46 ans et se voit vieillir. Elle vient de perdre des proches et le départ prochain de sa fille l'afflige. Avec l'âge, sa passion de la chasse s'atténue d'autant qu'elle chasse avec le Dauphin dont la compagnie n'offre aucun agrément. Le Théâtre est devenu sa distraction favorite et le roi, qui le sait, veille à ce qu'elle n'en soit pas privée, bien que lui-même y ait renoncé depuis longtemps. Et puis elle poursuit inlassablement sa correspondance.

A l'été 1699, Madame est réjouie. Sa fille, inaugure une carrière de mère de famille qui se poursuivra presque sans interruption jusqu'en 1715. Et de plus, c'est un garçon qui s'appelle Charles. Elle aurait bien voulu assister aux couches de sa fille mais le roi ne le permit pas : « trop de frais inutiles » ! Toute la cour félicite Madame, à l'exception de Mme de Maintenon qui ne daigne pas se manifester et qui reçoit chez elle, assise dans un fauteuil à bras comme une reine en n'offrant que des tabourets à ses visiteurs.

Malgré la « Pantocrate », Madame est toute à sa joie. Mais, après une visite de sa fille avec son mari à Versailles, elle ne la reverra que 20 ans plus tard.

\*

\* \*

L'année 1700 commence mal. En avril, Madame apprend la mort du petit Charles de Lorraine, emporté à 7 mois par des convulsions que les médecins ont soignées selon les méthodes du temps : en 12 heures, 4 lavements d'eau de chicorée et de rhubarbe, une poudre secrète, de l'eau de Mélisse concentrée et des « gouttes d'Angleterre ». Le bébé, pourtant robuste, n'y a pas résisté. La duchesse de Lorraine perdra la même année son deuxième enfant. Comme toujours, cela se traduit par un réquisitoire de Madame contre le corps médical.

Aux chagrins familiaux s'ajoutent, de plus en plus persistants, les bruits de guerre qui s'élèvent de toute part. Elisabeth-Charlotte écrit : « si le roi d'Espagne venait à mourir, nous aurions certainement la guerre ». Deux prétendants à la succession du roi d'Espagne s'affrontent. Pour la France, Philippe duc d'Anjou, second fils du Dauphin. Pour l'Empire, l'archiduc Charles, fils de l'empereur Léopold 1<sup>er</sup>. A la cour, c'est un secret de polichinelle : Louis XIV a accepté la couronne d'Espagne pour son petit-fils.

Un brave enfant, c'est ainsi que Madame voit ce grand benêt de 17 ans, solide comme un roc, plein de vertus et de bons sentiments, mais d'intelligence médiocre et affligé d'une timidité maladive. « Le duc d'Anjou a tout fait l'air d'un roi d'Espagne » dit-elle malicieusement à propos de l'air empesé du prince, qui parle peu, rit encore moins et conserve en toute circonstance une gravité figée. Elle préfère à son aîné, le duc de Bourgogne, qu'elle trouve méprisant et bizarre mais regrette que la couronne d'Espagne n'aille pas au plus jeune des trois, son cher duc de Berry, dont la vivacité et la

drôlerie l'enchanté. Le 4 décembre 1700, pour les adieux du nouveau roi d'Espagne, Philippe V, la famille royale est en pleurs.

Mais Madame a des ennuis de santé. Elle a de mystérieuses fièvres doubles, tierces ou doubles-tierces, que les médecins du temps, qui sont incapables de les guérir, classent d'après la fréquence des crises. La duchesse de Bourgogne, la « nièce » de Mme de Maintenon vient lui rendre visite à plusieurs reprises. Elle est en réalité envoyée par le roi. Louis XIV marque sa froideur à la malade en s'abstenant de la voir, mais veut être tenu au courant de son état.

Monsieur en revanche se porte comme un charme. Pourtant le 8 juin 1701, il s'effondre après avoir eu la veille une terrible dispute avec le roi à propos du sort réservé à son fils. Il meurt le 9. Quand on lui annonce la nouvelle Elisabeth-Charlotte laisse échapper un cri d'angoisse : « Point de couvent. Qu'on ne me parle pas de couvent. Je ne veux pas de couvent ». En effet à l'instant même où Monsieur rend le dernier soupir, elle cesse d'être Madame la duchesse d'Orléans pour n'être plus qu'une veuve liée par les dispositions de son contrat de mariage. Or, ce contrat rédigé avec beaucoup de légèreté, prévoit qu'en cas de veuvage, Madame devra se retirer dans un couvent ou, perspective à peine plus attrayante, au château de Montargis qui fait partie des biens des Orléans.

Dans son désarroi, Elisabeth-Charlotte va tenter d'amadouer Mme de Maintenon. Elle sollicite un entrevue, sous prétexte de la remercier des bons sentiments dont elle a fait preuve à la mort de Monsieur.

Mais déjà certains défendent les intérêts de Madame. Sa dame d'honneur, la duchesse de Ventadour était l'amie du Maréchal de Villeroy. Or le roi avait beaucoup d'affection pour ce dernier. La duchesse et le Maréchal allèrent voir le roi puis Mme de Maintenon pour plaider la cause de Madame afin qu'elle puisse rester à Versailles. Grâce à des trésors de diplomatie, la cause fut gagnée avant l'entrevue entre les deux femmes. Mais il ne sera pas dit que la veuve Scarron laisserait passer une si belle occasion de se venger.

Les deux femmes en noir sont donc face à face, avec la duchesse de Ventadour en tiers à la demande de Mme de Maintenon. Celle-ci reçoit d'un air bénin les compliments et les offres d'amitié de Liselotte. Mais elle ajoute que « le roi lui a ordonné de dire que leur perte commune (Monsieur) effaçait tout dans son cœur, pourvu que, dans la suite, il eût lieu d'être plus content d'elle ».

Madame sursaute : qu'a-t-elle donc fait qui a déplu à sa Majesté ? Lisez ceci Madame, répond Mme de Maintenon en sortant un papier de sa poche : « en reconnaissez-vous l'écriture ? » Il s'agit d'une de ses lettres à sa parente la duchesse de Hanovre, interceptée à la poste et soigneusement conservée à toutes fins utiles. Et naturellement l'une des plus compromettantes. Tout y est, le scandaleux concubinage du roi et de sa vieille maîtresse, la folle politique de grandeur, la misère du royaume, etc. Elisabeth-Charlotte, accablée, fond en larmes. « Vous rendez-vous compte, Madame, reprend Mme de Maintenon, de l'énormité de toutes les parties de cette lettre et en pays étranger ? » Que dire ? Sinon se confondre en repentir, prières et promesses.

Mais ce n'était qu'un début. Mme de Maintenon poursuit : « Maintenant que je me suis acquittée de la commission dont le roi m'a chargée, je vous supplie, Madame, de trouver bon que je puisse vous dire un mot de moi-même. Vous m'aviez jadis fait l'honneur de vouloir bien désirer mon amitié et de me jurer la vôtre. D'où vient que, depuis plusieurs années vous avez entièrement changé à mon égard ? » Et de distiller posément « mille choses plus offensantes les unes que les autres que Madame avait dites sur son compte à la Dauphine, quand la jeune femme se plaignait d'être persécutée par Mme de Maintenon. La foudre tombant sur Elisabeth-Charlotte ne l'eut pas davantage atterrée : comment

imaginer que l'innocente Dauphine, si timide, se serait empressée de répéter mot pour mot ses paroles à celle dont elle espérait retrouver ainsi les bonnes grâces.

Il ne reste plus à madame qu'à s'humilier une seconde fois jusqu'à ce que Mme de Maintenon ait assez savouré son triomphe pour octroyer son pardon. La bonne duchesse de Ventadour a été si bouleversée qu'elle ne pourra garder pour elle la scène étonnante dont elle a été le témoin forcé. Et c'est ainsi, conclut Saint-Simon, que « tout se sait enfin dans les cours ».

Reste à affronter le roi et à se réconcilier avec lui. Magnanime, Louis XIV ne reviendra pas sur les griefs dont Mme de Maintenon a accablé Madame. Le passé est oublié et ceux que Monsieur a laissé peuvent compter sur son amitié et sa protection. Enfin un rayon de soleil après les épreuves de ces derniers jours. Dans sa joie Elisabeth-Charlotte ne peut s'empêcher de s'exclamer : « Si je ne vous avais pas aimé, je n'aurais pas tant haï Mme de Maintenon, croyant qu'elle m'ôtait vos bonnes grâces ». Touché et amusé par cet aveu, le roi se met à rire et l'embrasse affectueusement.

Le lendemain, ouverture du testament de Monsieur, en présence du roi. D'abord les messes à dire : pas moins de 6.000. Puis les biens qu'il laisse à ses enfants. Pour Madame, rien, pas une bague, pas même un mot d'affection.

Pourtant, pour la mémoire de Monsieur, elle ira dans ses appartements, ouvrira ses coffrets et brûlera les lettres d'amour de ses mignons. Elle déclarera à ce propos : « Si l'on pouvait savoir dans l'autre monde ce qui se passe dans celui-ci, Monsieur serait content de moi ».

\*

\*   \*

Curieusement, Madame s'attriste de la mort de son époux qui ne l'a pourtant pas ménagé durant leur trente années de vie commune. Maintenant qu'il est mort, l'attendrissement la gagne : « le pauvre homme commençait à devenir dévot, il s'était donc amendé et ne me faisait plus de mal » dira-t-elle. Et plus tard elle fera cette confidence : « J'avais entièrement gagné mon mari pendant les trois dernières années de sa vie. Je l'avais amené à rire avec moi de ses faiblesses, à tout prendre en plaisanterie, sans se fâcher ».

Elle a aussi des soucis matériels. Ce que lui a laissé Monsieur et la pension que lui verse le roi ne suffisent pas à assurer son train de vie et à défrayer l'armée de domestiques qui grèvent son budget. Noblesse oblige ! Heureusement, tout s'arrange, son fils le duc d'Orléans est un homme de cœur et un bon fils. Il saura se montrer généreux envers sa mère. Mais, pour éponger les dettes de son père, il sera obligé de vendre les innombrables bijoux de Monsieur, dont Madame n'a jamais vu la couleur et dont la vente s'étalera sur trois semaines.

Monsieur mort, Madame est libérée d'un certain nombre d'obligations, passées à sa belle-fille, la nouvelle duchesse d'Orléans. Elle réduit ses filles d'honneur et son entourage.

Elisabeth-Charlotte aime à se rendre à Marly où elle peut approcher le roi et se promener avec lui dans les merveilleux jardins. Elle apprend à vieillir sans regret pour sa jeunesse : « n'ayant jamais été belle, je n'y ai pas perdu grand-chose ». Le petit cercle amical qui l'entoure a appris à respecter son goût de la solitude, et puis elle continue inlassablement à écrire. Avec une écriture savoureuse, débordante de vie, des portraits féroces, des histoires fantastiques, des scènes drôles ou tragiques. Curieuse de tout, d'une criante mauvaise foi quand elle parle des gens qu'elle n'aime pas, pleine de tendresse pour les enfants, les humbles, les malheureux, toutes griffes dehors dès que l'on manque au respect dû à sa naissance et à son rang, Madame s'y révèle tout entière, maladroite et généreuse, bienfaitrice et bougonne.

Le 13 août 1704, la défaite d'Höchstädt en Bavière rappelle brutalement aux réalités de la guerre de succession d'Espagne, qui voit la France seule contre l'Europe coalisée. « Je n'ai jamais vu de temps plus malheureux depuis que je suis en France » dira-t-elle. Quelques victoires, mais les défaites s'accumulent. On a même vu, dira-t-on le duc de Bourgogne, petit-fils du roi et commandant en chef de l'armée de Flandres, refuser d'interrompre une partie de jeu de paume pour se porter au secours des troupes défaites.

En janvier 1709, un froid polaire s'abat sur le royaume. « Rien qu'à Paris, écrit Madame au début de février, il est mort 24.000 personnes depuis le 5 janvier ». La cour et la famille royale vivent en vase clos, le roi confiné dans les appartements de Mme de Maintenon. Personne ne sort. La famine s'installe. Elle va durer plusieurs mois. La vaisselle d'or du roi et celle du Dauphin sont fondues. La cour s'enfonce dans le crépuscule d'un trop long règne.

Dans cette ambiance morose, une éclaircie pour Madame. Le duc de Berry, 3<sup>ème</sup> petit-fils du roi va épouser sa petite-fille, Mademoiselle, la fille ainée de son fils. La jeune épousée a 15 ans. Sa conduite sera si déplorable par la suite que le roi lui-même s'en alertera.

\*  
\* \*

Les dernières années du règne vont être marquées par une effroyable succession de deuils, comme une interminable marche funèbre jusqu'au point d'orgue final avec la mort du roi, le 1<sup>er</sup> septembre 1715.

A Pâques 1711, le Dauphin, fils du roi décède de la petite vérole. Cette mort laisse Elisabeth-Charlotte indifférente. Toute sa sollicitude va au roi : « en proie à une telle affliction qu'elle attendrai un rocher » dira-t-elle. Dans le même temps, la petite vérole fait aussi des ravages en Lorraine où la fille de Madame perd trois enfants en quelques jours. En février 1712, la Dauphine décède, suivie six jours plus tard du Dauphin, puis du nouveau petit Dauphin âgé de 5 ans.

La rumeur publique parle de poison. Or à qui profite cette série de morts ? Au duc d'Orléans. L'opinion se déchaîne, le roi le regarde à peine et Madame, qui souffre le martyr, met toute sa force de persuasion à défendre son fils. Cette rumeur vient probablement du duc du Maine, fils légitimé du roi et de Mme de Montespan, qui travaille à aplanir le chemin pouvant le mener au trône.

Du reste, après la mort du duc de Berry, 3<sup>ème</sup> petit-fils du roi, d'un accident de chasse, un édit royal, balayant les principes fondamentaux de la monarchie française, déclare aptes à régner les deux bâtards légitimés qui restent, le duc du Maine ou, à défaut, son frère le comte de Toulouse, pour le cas où le roi mourrait sans héritier.

La paix a été signée à Utrecht en 1713, mettant fin à la guerre de succession d'Espagne. Mais le royaume est saigné à blanc, les finances au bord de la faillite. Louis XIV se survit à lui-même au milieu d'une cour qui n'est plus qu'un trompe-l'œil.

La santé du roi décline. Le 26 août 1715, après avoir entendu la messe et reçu les sacrements, le roi fait ses adieux à sa famille. Madame s'avance en larmes. Il s'adresse à elle : « Je vous ai toujours aimée, Madame, plus que vous ne le croyiez vous-même, et je regrette de vous avoir quelquefois causé du chagrin. Souvenez-vous quelquefois de moi, poursuit-il, je pense que vous le ferez volontiers car je sais que vous aussi m'avez toujours aimé. Que Dieu vous bénisse, Madame et vous donne longue et heureuse vie ».

Elisabeth-Charlotte se jette à ses genoux et baise sa main. Le roi l'attire à lui et l'embrasse. Il ajoute : Soyez unis je vous le recommande – Ah Sire ! En cela comme pour tout le reste, tant que je vivrai, j'obéirai à votre majesté ! – Ce n'est pas pour vous que je le dis, réplique le roi en souriant.

Raisonné comme vous l'êtes, vous n'avez pas besoin qu'on vous le recommande. Je parle pour les autres ».

Elle ne le reverra plus. « Dimanche dernier, notre roi est mort à 8 heures 1/2 du matin » écrira-t-elle.

\*

\* \*

Dès que le roi a été porté à Saint-Denis, « toute la famille royale s'est dispersée comme une volée d'étourneaux ». Mme de Maintenon, la première, s'est retirée à Saint-Cyr où Madame est allée lui rendre visite. Le duc et la duchesse d'Orléans s'installent au Palais-Royal. Pas seulement pour des raisons de confort, mais pour pouvoir être librement à la manœuvre. Au nouveau roi, Louis XV, qui règne en titre, mais qui est un enfant, il faut un régent qui gouverne en son nom. Par des dispositions de dernières minutes de Louis XIV, la réalité de ce pouvoir était dévolue au duc du Maine. Contre une pareille menace pour le duc d'Orléans, un seul remède, le coup d'Etat.

Le 2 septembre 1715, au lendemain de la mort du roi, le Parlement de Paris annule les dernières volontés du roi et donc le duc d'Orléans devient Régent.

Madame est bien sûr très heureuse de l'ascension de son fils. Sa ligne de conduite est toute tracée : jamais elle n'essaiera d'avoir la moindre influence politique sur le Régent. Elle a trop critiqué Mme de Maintenon pour marcher sur ses traces. Seule exception à cette règle : qu'il ne confie jamais aucune responsabilité à son cher ami l'abbé Dubois, ce vaurien dont elle a accumulé depuis longtemps les preuves de trahison. Le Régent embrassa affectueusement sa mère et promit tout ce qu'elle voulait. Dans moins de trois ans, Dubois sera aux Affaires étrangères, en attendant de devenir Premier ministre.

Le Régent se tue au travail sans renoncer à ses habitudes de plaisir, contre lesquelles sa mère s'évertue en vain à le mettre en garde. Quant à sa petite fille, la duchesse de Berry, son inconduite continue de plus belle. Madame renonce à intervenir. « Je suis vieille, j'ai besoin de me reposer. Je ne demande que la paix ». Ses plus proches parents d'Allemagne sont morts, sans parler de Louis XIV qu'elle ne peut oublier.

Dès que la saison le permet, Madame part à Saint-Cloud pour plusieurs mois, jusqu'à ce qu'elle regagne Paris à l'automne. Elle mène une vie simple, fréquente le théâtre et l'opéra et n'hésite pas le cas échéant à choquer. Lorsque le jeune abbé de Saint-Albin, fils naturel du régent et d'une danseuse d'opéra, et qu'elle aime beaucoup, soutient sa thèse de doctorat en Sorbonne, elle fait scandale en décidant de se rendre dans ce lieu où aucune femme n'a jamais été admise à pénétrer. Et puis, l'écriture demeure son exutoire.

En 1718, elle a la joie de recevoir pour deux mois sa fille la duchesse de Lorraine, qu'elle n'a pas vue depuis dix-huit ans, avec son mari. Le regard maternel est sans indulgence : « ma fille est laide, elle l'était moins autrefois. Telle qu'elle est, j'en suis fort contente, et j'aime mieux qu'elle soit vertueuse et point belle, que belle et dévergondée comme tant d'autres ».

Elle ne peut s'habituer au libertinage doré que la Régence a mis à la mode et en viendrait presque à regretter l'hypocrisie des dernières années du règne de Louis XIV. Et puis il y a la spéculation qui se déchaîne avec M. Law. A ce propos, Madame raconte une anecdote. Celle du docteur Chirac, médecin du Régent, qui se rendait auprès d'une malade quand on l'avertit que les actions du Mississippi, il en avait un gros paquet, étaient à la baisse. Chirac en fut si ému que, prenant le pouls de sa malade, il murmurait pour lui-même : « Ah, mon Dieu ! ça diminue, ça diminue, ça diminue ! Cri de terreur de la dame : « Je vais mourir ! Mon pouls diminue sans arrêt, M. Chirac vient de le dire trois fois ».

Bientôt Paris verra l'effondrement du fameux système, le Palais-Royal investi par une foule hurlante qui réclame la tête de Law et du Régent. Elle gardera de tout cela un goût amer : « Plût à Dieu que le feu roi vécut encore !: J'avais alors plus de bonheur en un jour que je n'en ai eu durant les six années de la régence de mon fils ».

Les années ont passé. Plus d'un demi-siècle que Liselotte a dit adieu en pleurant à son cher Palatinat. Où est la petite amazone qui galopait huit heures par jour, la jeune femme débordante de vie, un brin chahuteuse, qui jetait des pétards dans les jupes des vieilles dames revêches et faisait rire Louis XIV avec des histoires lestes.

A son tour d'être une vieille dame. Si l'esprit est resté vif, le corps s'est terriblement alourdi et le cœur n'y est plus, dans tous les sens du mot. Depuis une dizaine d'années elle souffre d'oppressions, de maux de tête, d'étouffement et ses jambes ont enflé. Au printemps 1717 on l'a crue perdue, après une syncope dont on a eu peine à la faire revenir. Qu'on ne s'y trompe pas. La vieille dame usée par la vie et affaiblie par les remèdes garde quelque chose de l'indomptable Liselotte. « Allez vous avez un tempérament de charretier » lui dit son premier médecin. En 1719, elle salue ainsi la mort de Mme de Maintenon : « La vieille garce est crevée à Saint-Cyr samedi passé, 15 avril. J'ai dans la tête que ce qui lui a fait le plus de chagrin, c'est de laisser derrière elle mon fils et moi en bonne santé ».

Un dernier devoir s'impose à elle : aller à Reims au sacre du nouveau roi, où sa fille de Lorraine doit aussi venir, avec ses enfants survivants qu'elle n'a jamais vus.

Du nouveau roi elle ne fait pas grand cas. Comme se persuader que ce garçon de 12 ans perpétue le Roi-Soleil ? « Pour dire la vérité, c'est un enfant mal élevé. On lui permet tout de peur qu'il ne tombe malade » dira-t-elle.

Le 25 octobre 1722, Louis XV est sacré dans la cathédrale de Reims. Madame est présente dans une tribune aux cotés de la duchesse de Lorraine et de ses enfants. « Je ne crois pas que dans le monde entier on puisse imaginer quelque chose de plus beau que le couronnement du roi ».

De retour à Saint-Cloud, les crises d'étouffement se succèdent, de plus en plus douloureuses. Elle a encore la force de chasser les charlatans. Elle meurt le 8 décembre 1722, quelque jours après son amie la maréchale de Clérambault qui lui avait dit : « vous me suivrez de près ». Lucide jusqu'au bout, elle dit à une de ses dames d'honneur qui voulait lui baiser la main : « Vous pouvez m'embrasser, je vais dans un pays où tout le monde est égal ».

Selon sa volonté, son corps fut porté à Saint-Denis dans la plus grande simplicité. Un parisien écrivit dans son Journal « on perd une bonne princesse et c'est chose rare ».

\*

\* \*

Malgré sa descendance directe limitée, Madame sera communément appelée « le ventre de l'Europe ». En effet, elle sera l'aïeule de la plupart des princes et princesses catholiques. Par son fils, Madame est l'aïeule de la maison d'Orléans (le roi Louis-Philippe), de la famille royale de Belgique (Léopold Ier était le gendre de Louis-Philippe), et des rois de Bulgarie Ferdinand et Boris. Sa fille sera la belle mère de l'impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse, via le mariage de cette dernière avec le petit-fils de Madame, François-Étienne. Madame est donc l'arrière-grand-mère des empereurs Joseph II et Léopold II, ainsi que de Marie-Antoinette, et l'aïeule de Marie-Louise (deuxième épouse de Napoléon I<sup>er</sup>) !

\*

\* \*

Source : Ouvrage d'Arlette Lebigre sur la Princesse Palatine.

Jean-Claude Meslé